

SAINT  
SAMSON  
&  
ARTHUR  
ROI

Daniel GIRAUDON  
Louis LEMOINE

Daniel GIRAUDON  
Louis LEMOINE

SAINT  
SAMSON  
&  
ARTHUR  
ROI

Commission du Patrimoine  
PLEUMEUR-BODOU  
1993

*"Tous les pays qui n'ont plus de légende sont condamnés à mourir de froid".*

*Samson, un des saints fondateurs de la Bretagne, doté comme le Samson de la Bible d'une force herculéenne particulièrement appréciée des Trégorrois, demeure en Pleumeur près de la chapelle qui porte son nom.*

*Arthur, vainqueur du dragon, roi des chevaliers de la Table Ronde dont les exploits ont fait le tour de l'Europe et y ont répandu les valeurs qu'elle fit siennes : courage, loyauté, fidélité à la parole donnée, quête de Dieu qui n'est qu'une autre forme de la quête de soi, dort en Avallon et y revit sous la forme du corbeau.*

*Grand Rocher, Ile d'Aval, Rocher du Corbeau... Chapelle, lit et fontaine de Saint-Samson, ces lieux mythiques, habités du Trégor rappellent à notre mémoire notre histoire qui est celle des hommes.*

*C'est à partir de ces lieux, riches d'histoire locale et universelle que quelques membres de la commission du patrimoine de Pleumeur-Bodou ont tenté de faire revivre les figures emblématiques de Samsom et Arthur, histoire et mythe mêlés.*

*Nous les en remercions infiniment.*

**A. Le Bouffant**

## Saint Samson au pays de Pleumeur

L'arrivée des Bretons en Armorique, sous la direction de leurs chefs spirituels, entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècles de notre ère, a fait l'objet d'une abondante littérature. A l'origine de ces écrits, on trouve un certain nombre de manuscrits dont la *Vita Samsonis*, la plus ancienne de toutes les vies de saints bretons connues. Elle se trouve en effet être le seul témoin de la production hagiographique bretonne à l'époque mérovingienne qui ait survécu jusqu'à nous. Elle aurait été écrite par un moine de l'abbaye de Dol vers le VIII<sup>e</sup> siècle. Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle elle fut relayée, tout d'abord par d'autres versions manuscrites et plus par des récits imprimés, en français et en breton, dont les auteurs ont pour noms Albert Legrand, Dom Lobineau, Marigo, Morvan, Perrot ou Le Moal. N'oublions pas enfin les cantiques à saint Samson, publiés sur feuilles volantes, qui vinrent entretenir encore plus le souvenir du saint dans le pays.

La vie de saint Samson ne resta pas sans écho dans la tradition orale. L'imagination populaire qui s'en empara ne manqua pas de puiser au vieux fond de paganisme celtique pour enrichir les écrits hagiographiques. Elle sut également affubler Samson des traits de son homonyme biblique, le héros à la force légendaire. Auprès des Trégorrois, grands admirateurs de la force musculaire, Samson ne pouvait trouver meilleur public.

Ainsi, racontait-on autrefois dans le pays de Pleumeur que celui qui allait devenir évêque de Dol était né en Armorique, contrairement à la *Vita* qui indique que Samson naquit au pays de Galles, en

Démétrie vers l'an 480 de notre ère. C'est même au manoir qui jouxte la chapelle qui porte aujourd'hui son nom qu'il vit le jour, si l'on en croit le récit que fit Claude L'Ollivier à Anatole Le Braz en 1894 :

*En ce temps-là, le manoir qui est près de la chapelle était habité par deux vieilles bonnes gens, le mari et la femme, si avancés en âge que, comme ils disaient, ils n'étaient plus bons qu'à tuer. Ils ne demandaient du reste qu'à mourir, Dieu n'ayant pas exaucé leur vœu qui était un enfant. Ils avaient vieilli solitaires, assis l'un en face de l'autre de chaque côté de l'âtre, trouvant les jours de plus en plus tristes, les nuits de plus en plus longues, pourvus d'ailleurs, de toute espèce de biens, hormis de celui qui, seul, leur tenait à cœur et qu'ils étaient condamnés, selon toute apparence, à ne posséder jamais. C'étaient d'excellents chrétiens, assidus à la messe, et aux sacrements, mais tout de même, ils ne pouvaient s'empêcher de songer que la loi de Dieu n'est pas toujours très équitable, puisque leurs domestiques avaient des nichées d'enfants, tandis qu'eux n'avaient pas un héritier, né de leur sang, à qui léguer leur maison, leurs granges comblées, leurs étables, leurs troupeaux, leurs guérets, leurs prés. Ils ne se parlaient point de ces choses, mais sans cesse, ils y pensaient, le cœur plein d'amertume.*

*Or, un après-midi que la femme était allée porter à manger aux servantes qui fauchaient du goémon dans la grève, elle aperçut, gisant sur le sable, une sirène que la mer, en se retirant, avait laissée à sec. "Tiens ! dit-elle aux filles, voyez donc l'étrange créature !" "Hé, mais, s'écrièrent-elles, c'est une sirène !" Et déjà elles couraient sus au monstre semi-femme, semi-poisson, en brandissant leurs faucilles. Ce que voyant la sirène se traîna péniblement vers la vieille et lui dit, les mains jointes, d'un ton suppliant : "Si tu commandais à ces filles qui veulent me mettre en pièces de me laisser la vie et de m'aider à regagner l'eau, je te fais le serment que tu n'auras pas à t'en repentir. La mer est grande et le pouvoir de ceux qui l'habitent est encore plus grand". "Tout m'est égal, répondit la vieille, en hochant la tête. Je n'ai jamais fait qu'un vœu dans ma vie, et, celui-là, ni toi, ni les tiens ne pouvez le réaliser. D'ailleurs, le pourriez-vous, qu'il serait trop tard".*

*Comme elle était miséricordieuse, elle n'en commanda pas moins aux servantes d'aider la sirène à regagner l'eau. Ce que celles-ci firent à contre-cœur. La sirène ne fut pas plus tôt dans son élément que, dressant son buste et agitant sa queue, elle cria à la vieille : "Retourne contente à ta demeure. Dans neuf mois, jour pour jour, tu enfanteras un fils. Seulement, écoute bien ceci : il sera laid, chétif,*

*malingre, tortu, bossu, presque sourd et presque aveugle si, avant de le porter à l'église, tu ne l'envoies baptiser à la mer".*

*La vieille rentra chez elle, raconta la chose à son mari qui se moqua, disant : "La femme-poisson, ma pauvre amie, s'est jouée de toi !" "Il en sera ce qui sera" répondit-elle. Au bout d'un mois, elle commença à grossir, et quand le neuvième mois fut arrivé, elle accoucha d'un garçon. La matrone qui l'assistait, ayant tâté l'enfant, dit : "Je ne sais s'il vivra, le cher ange, car, comme tous les rejetons de vieux, il est bien menu, bien chétif. En tout cas, il serait prudent de le porter tout de suite à l'église, de crainte qu'il ne trépassé avant d'être chrétien".*

*Mais la mère se souvint à temps de la recommandation de la sirène ; elle se souleva dans son lit, héla son homme : "Si tu veux que l'enfant vive, lui dit-elle, et qu'il ne soit ni malingre, ni tortu, ni bossu, il faut que tu ailles tout de suite avec lui à la mer : c'est là qu'il doit recevoir son premier baptême". L'homme sans tenir compte des récriminations de la matrone, prit le nouveau-né dans ses bras et s'achemina vers la grève. La mer était haute. Debout dans l'eau, la sirène l'attendait. "C'est bien, dit-elle. Ta femme a eu grande raison de m'obéir. Toi, retrousse ton pantalon et apporte-moi l'enfant". Puis quand il lui eut remis le petit : "Filleul, je veux que tu aies la force du vent ! dit-elle en l'élevant à bras tendus, au-dessus de sa tête, dans l'air vif".*

*L'enfant qui était né pâlot, devint rouge comme un homard cuit. "Filleul, je veux que tu aies la force de la mer ! dit-elle encore en le plongeant dans l'eau salée".*

*L'enfant qui avait jusque-là la peau jaune et ridée, sortit de ce bain, le corps frais et luisant.*

*La sirène le rendit à son père : "Qu'il aille maintenant à l'église, conclut-elle. Il ne lui manque plus que d'avoir la vertu d'un saint. Celle-là, il n'est pas dans mon pouvoir de la conférer".*

*L'homme retourna à la maison, tout fier du changement qui s'était fait dans son fils. Et les femmes aussi s'extasièrent de voir l'enfant devenu soudain si robuste. Le parrain et la marraine étant arrivés sur les entrefaites, on se rendit en cortège dans le porche de l'église. Quand le recteur se présenta pour baptiser le nouveau-né, il ne put s'empêcher de s'écrier : "Holà ! Voici, j'espère, un paroissien, et qui promet !" "Il lui manque un don qu'il appartient de lui conférer, dit le père. Il a la force, je souhaiterais qu'il ait aussi la sagesse". "Il l'aura, répondit le recteur".*

*Et, étant allé à la sacristie, il en revint avec une baguette blanche qu'il plaça dans la main de l'enfant. "Cette baguette, dit-il, a été autrefois une branche de l'arbre de la croix. Ne mettez pas d'autre jouet dans la main du petit, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de raison, et, par la suite, elle sera l'instrument de sa sainteté.*

*Quand il fut question de donner un nom au nouveau-né, il se trouva que le parrain en proposait un et la marraine un autre. Alors le recteur dit : "Si vous m'en croyez, vous l'appellerez Samson, à cause de sa force".*

Le propre de la tradition orale est de comporter des variantes et l'épisode de la sirène relaté ci-dessus ne fait pas exception à cette règle. Charles Le Goffic dans son ouvrage intitulé justement *Morgane* en donne une version différente qu'il prétend tirée des paroles d'une *gwerz*. Beaucoup de faits légendaires survivent ainsi dans la mémoire du peuple sous une double forme, récit en prose ou ballade rimée. Malheureusement, l'académicien breton ne fait que nous donner un résumé de l'histoire qu'il a entendue en rimes :

*Comme Samson était encore au maillot, sa mère, en train de ramasser des coquillages sur la grève, entendit des lamentations qui partaient d'une petite crique que la marée venait d'abandonner. Elle pensa qu'il y avait là quelque chrétien qui se mourait et elle s'approcha pour lui porter secours. Mais au lieu d'un chrétien, c'est une morg'hreg qu'elle aperçut. Le jusant l'avait laissée sur le sable et elle se débattait et pleurait, faute de pouvoir regagner la mer qui n'est pas moins nécessaire aux sirènes que l'air aux humains. C'était pitié de l'entendre et pitié de la voir. "Qui que tu sois, disait-elle, viens à mon aide. Porte-moi dans l'eau et je te récompenserai." Ce n'était point l'attente d'une récompense qui pouvait émouvoir le cœur de la mère de Samson ; la pitié seule lui eût commandé d'agir comme elle le fit, et, dans ses bras, avec mille précautions, elle porta la morg'hreg jusqu'à la lisière du flot. Alors celle-ci plongea trois fois et, après la troisième fois, reparut avec une fiole pleine d'une liqueur dorée qu'elle tendit à la mère de Samson : "Prends, lui dit-elle, et quand tu seras de retour chez toi, tu frotteras le corps de ton fils avec ce philtre : il deviendra par sa vertu le plus fort des hommes." La mère de Samson fit ce qu'avait dit la morg'hreg ; le charme opéra et c'est ainsi que Samson, dès son jeune âge, étonna le monde par sa force prodigieuse, au point qu'il assouplissait les rochers et qu'il en faisait à sa volonté, comme on peut le voir encore, des bâtons pour sa route ou des lits pour son repos.*

On voit combien ces deux récits sont effectivement caractéristiques du mélange pagano-chrétien dont le légendaire breton regorge. L'histoire qui suit met à nouveau en évidence cette osmose, le trait biblique étant ici représenté par la trahison d'une femme. C'est maintenant un autre informateur d'Anatole Le Braz, Jean-Marie Toulouzan, qui nous relate les perfidies de l'épouse de Samson :

*"Samson, devenu jeune homme, commit la faute de se marier. Et la femme qu'il épousa n'était point celle qu'il lui eût fallu. C'était une coquette, une paresseuse, une dépensière qui au lieu de l'aider à faire prospérer la maison, passait le temps à caqueter chez les voisines ou à se promener, bien attifée, de pardon en pardon. Et comme son mari lui faisait de continuelles remontrances, pour tâcher de la corriger, elle allait partout se plaignant d'être malheureuse en ménage.*

*Or les gens des environs jalouaient Samson à cause de sa force et parce que sa ferme était la mieux tenue de tout le parage. Aussi excitaient-ils encore sa femme contre lui et il n'était pas de malices qu'ils ne l'engageassent à lui faire.*

*Samson avait un pré magnifique, celui-là même en un coin duquel s'élevait à présent son sanctuaire. L'herbe y poussait aussi haute que le corps d'un homme de belle taille. Quand le temps des foins fut venu, les voisines dirent à la femme de Samson : "Si tu veux causer de l'ennui à ton mari, tu n'as qu'à lâcher le troupeau de vaches dans le pré".*

*La voilà le lendemain de se lever, quand tout le monde dormait encore, de courir pieds nus à l'étable et de lâcher les vaches dans le pré. Puis elle revint se coucher auprès de son homme, comme si de rien n'était. Mais Samson lui dit avec douceur : "Tu a tort d'essayer de me jouer de mauvais tours. J'ai Dieu pour moi, et tu ne réussiras point à me nuire. Les vaches plus sages que toi, se sont allongées tranquillement sur la lisière de la prairie et ne regardent même pas du côté du foin".*

*En effet quand le pâtre alla les quérir, elles attendaient paisiblement et le foin n'avait pas été touché.*

*Une autre fois, le blé étant mûr, la femme, toujours sur l'avis des voisins, mit le feu aux ailes d'une bande d'oies et les chassa à travers la moisson. Des nuages d'épaisse fumée couvrirent tout le pays et l'incendie fut tel que tout le firmament en devint rouge. Les gens criaient à Samson : "Voilà ta récolte qui brûle !" Il répondit en souriant, immobile, les bras croisés : "Ma femme a eu là une excellente idée !"*

Grande fut la stupéfaction des voisins, quand la fumée se fut dissipée et que l'incendie eut pris fin. Là où on ne s'attendait à voir qu'une uniforme couche de cendres, de superbes tas de blé, tout battu, tout vanné, prêts à être mis en sac, couvraient le sol, et la paille séparé du grain, s'était d'elle-même déposée en meules. Quant aux oies, elles étaient aussi vivantes, aussi blanches qu'auparavant. Leurs plumes n'avaient pas seulement l'air d'avoir été roussies. De sorte que la malice de la femme, au lieu de nuire au saint, avait tourné à son profit.

Le Samson de la Bible connaissait bien cette pratique qui consistait à incendier les récoltes pour l'avoir fait lui-même. Un jour, en colère contre les amis de sa femme, les Philistins, il avait capturé trois cents renards et les avait attachés deux par deux par la queue, fixant une torche entre les deux queues. Puis il avait mis le feu aux torches et lâché les renards dans les moissons des Philistins. Ainsi furent incendiés aussi bien les gerbes que le blé sur pied, les vignes et les oliviers. Voilà une histoire qui n'aurait pas déplu à notre regretté Cyril, mais contrairement au récit pleumeurois recueilli par Le Braz, il ne se produisit aucun miracle.

Devant ce nouvel échec la femme de saint Samson ne s'avoua pas vaincue :

A quelque temps de là, il y avait un charroi de fumier chez Samson. Mais quand il fut question d'atteler les tombereaux qui attendaient chargés, dans la cour, on ne trouva pas un seul cheval dans les écuries. Samson flaira un nouveau tour de sa femme. "Où sont les chevaux ?" lui demanda-t-il. "Je les ai tous envoyés ferrer à la forge" répondit-elle. "N'importe, dit Samson, le travail sera tout de même fait. Et s'attelant au premier tombereau, il l'entraîna aussi aisément que si c'eût été une simple brouette. De quoi la femme eut grand dépit. Et, lorsque Samson se fut éloigné avec la première charretée, elle enleva les chevilles qui maintenaient en place les roues de la seconde voiture. En sorte que quand Samson revint, et la voulut traîner, comme il l'avait fait pour l'autre, les roues partirent, la charrette se brisa, et tout le fumier se répandit à terre.

"Tu es trop fort" dit ironiquement au saint la méchante femme. Samson ne répondit pas mais, ayant pris sa baguette, il en frappa trois coups sur les brancards qui étaient restés intacts et, en un clin d'œil, tout fut réparé.

Sa femme désespérait de venir à bout de lui. Elle se résolut d'aller trouver un sorcier qui demeurait à peu de distance de chez elle, pour lui demander conseil. "Donnez-moi, lui dit-elle, le moyen de le

réduire". "Eh bien, répondit le vieux mécréant, vous n'êtes pas sans avoir remarqué que votre mari a parmi ses cheveux bruns une mèche blonde. Celle-là n'a pas été trempée par la sirène dans l'eau de mer. Tâchez de la lui couper d'un coup de ciseau pendant son sommeil, et il sera entre vos mains, aussi faible qu'un enfant.

Elle fit comme le sorcier lui conseillait et pendant toute une année, Samson fut en son pouvoir. Seulement il se produisit une chose que le sorcier n'avait point prévue. La mèche blonde repoussa et, avec elle, revint à Samson toute sa force. Un matin, il dit à sa femme, au sortir du lit : "Nous ne pouvons demeurer plus longtemps sous le même toit : tu continueras à vivre ici, dans la vallée ; moi, j'irai vivre là-haut, au sommet de la lande. Ainsi, nous parviendrons peut-être à faire notre salut, chacun de notre côté".

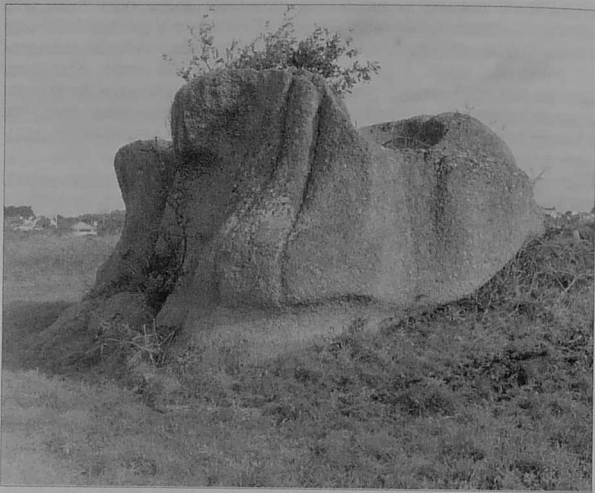
"C'est bien, dit la femme, nous allons partager les meubles". "Il n'en est nul besoin" répondit Samson.

Il y avait au levant de l'aire, une roche énorme, à demi enfoncée dans le sol. Le saint la mit sur son dos sans effort et l'emporta pour lui servir de lit.

Aujourd'hui encore, le rocher est visible dans une haute lande dominant le manoir qui jouxte la chapelle. Les lits de saints abondent dans la région. Ainsi peut-on voir le lit de saint Idunet à Pluzunet, de saint Guirec à Ploumanac'h, de saint Gildas à Penvénan, de saint Maudez à Lanmodez, ou encore de saint Yves à Trédrez, de saint Ener à Plougras et de saint Ergat à Louargat. Celui de Samson, *gwelc* Samson comme on l'appelle encore dans le pays, a gardé l'empreinte de son corps. On montre la place de sa tête qui devait être énorme, celle de ses coudes, car il gardait la paume des mains tournée vers les étoiles, celles enfin de son dos, de ses cuisses et de ses talons. Lorsqu'il s'y couchait, la pierre se faisait sous lui aussi douce, aussi tiède qu'une couette de balle. Et, au-dessus de sa tête, jamais il ne pleuvait.

Selon la tradition, la force du saint était transmise à celui qui passait une nuit allongé sur le monolithe. Les mamans venaient y faire glisser leurs enfants chétifs pour leur donner des forces. A l'appui de cette croyance, écoutons le récit que fit Laure Mainguy à Anatole Le Braz :

"J'ai connu un lutteur de Pluzunet qu'on avait surnommé Yann Greñv à cause de sa force quasi-surhumaine. Dans toutes les fêtes rurales où il paraissait, c'était toujours lui qui emportait le mouton, prix de la lutte. Il ne "tombait" pas ses adversaires, il les broyait.



"Gwele Samson". Le lit de saint Samson.

Quiconque avait passé par les bras de ce terrible homme ne valait plus rien, même pour le travail. Quand il vieillit, ses forces baissèrent et les jeunes, à la fleur de leur âge, commencèrent à le tourner en dérision. "Tu n'es plus bon qu'à carder de l'étaupe ou à tresser de la paille", lui disaient-ils. Ces paroles le mortifiaient, lui qui avait été le roi des forts. Sur ces entrefaites, les tambours bannirent dans les villages qu'une grande lutte aurait lieu à Bégard, à l'occasion du pardon. Les lutteurs les plus célèbres du pays devaient être présents et se mesurer ensemble. On disait à Yann Greñv en se moquant : "Allons, Yann, ce serait le moment de montrer si tu as encore du sang dans les veines !"

Lui ne répondait pas. Mais, quelques jours avant la fête, il se rendit, vers le soir à Samson, se frotta à la pierre sainte, puis vint se coucher dans le lit du saint. Toute la nuit, il y resta dans cette posture, priant, pleurant et se raidissant si fort que ses dents grinçaient. C'est lui-même qui l'a conté plus tard.

"Ma force s'en est allée, disait-il au saint, mais prête-moi la tienne, pour un jour seulement, afin que je donne à ces jeunes gens une leçon dont ils se souviennent à jamais".

La fête arrivée, on ne fut pas surpris de voir Yann Greñv qui, debout dans l'arène et les bras croisés, attendait qu'un lutteur désireux de se mesurer avec lui vint lui enlever de dessus l'épaule la paille qu'il y avait placée. C'était la formule pour provoquer un adversaire : deus da dennañ ar blouzenn a zo war ma skoaz.

"Pauvre Yann Greñv, criait la foule, il faut que tu aies perdu l'esprit !" Un gars se présenta. Yann le prit, le souleva comme une plume et l'allongea doucement sur le sol en disant : A un autre ! Et il en vint un second. Il eut le même sort. Il en vint un troisième, un cinquième et jusqu'à dix. Yann Greñv en souriant, leur donnait le grand saut, ul lamm, sans même prendre le temps de se moucher dans l'intervalle. Derrien, l'homme velu, se présenta le dernier. C'était un lutteur sans scrupules. Il fondit sur Yann, la tête en avant, pour lui défoncer la poitrine. On entendit Yann qui disait : "Ce n'est pas bien de faire le méchant !" Et ayant saisi Derrien le velu par les aisselles, il le fit tournoyer en l'air et le lança par-dessus la foule jusque dans le champ voisin.

Alors ce furent des cris, des trépignements d'enthousiasme. Chacun voulait payer à boire à Yann Greñv ; mais lui, quand il eut touché l'argent du prix et reçu le mouton, il s'empressa de disparaître. On ne sait par quel chemin il s'était enfui. Tout simplement, il était retourné à Samson. Là, il déposa l'argent et le mouton sur les

marches du maître-autel en disant au saint : "Dit int. Te eo a teus goneet anezhe... Ingal eo ! En ez amzer, te renke beañ ur gwall baotr ! (ils sont à toi. C'est toi qui les a gagnés. N'importe ! En ton temps, tu devais être un fier homme !) Quand Samson fit en sa faveur ce miracle, Yann Greñv avait 63 ans.

Cette pierre merveilleuse est loin d'être solitaire au pays de Pleumeur. On se demande même souvent comment sont arrivés tous ces monolithes dont la région est parsemée. La réponse nous est donnée par Marie-Yvonne Menguy, cette autre informatrice d'Anatole Le Braz. Elle prétendait qu'on appelait Samson, le saint des pierres, *sant ar mein*.

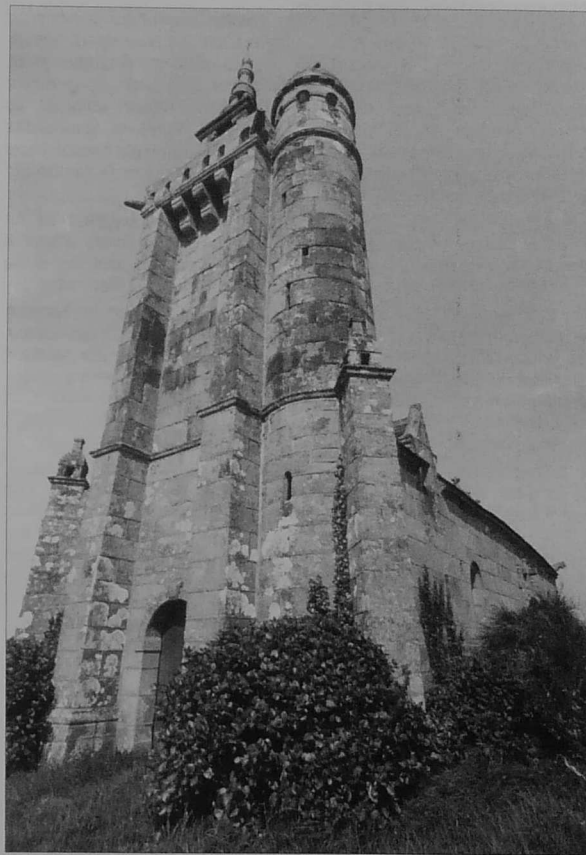
Chaque fois qu'il se mettait en route, racontait-elle, il chargeait une pierre sur son dos ; c'était sa façon de faire pénitence. Arrivé au terme de son voyage, il fixait cette pierre debout dans le sol. Partout où se dresse une de ces pierres longues, on peut être sûr que le saint a passé par là.

Un jour, étant déjà vieux, comme il revenait de l'Île-Grande, il vit dans la grève une pierre géante, mesurant la longueur de dix hommes. "Voyons se dit-il, il faut que je sache s'il n'est pas temps que je me prépare à me présenter devant Dieu. Je vais charger cette masse sur mes épaules : autant je pourrai faire de pas avec elle, autant il me restera de jours à vivre et à me sanctifier".

Le voilà de cheminer avec la pierre sur son dos. Son dessein était, si possible, de la transporter jusque la maison où il était né. Mais à peine engagé dans la côte, l'haleine lui manqua, ses forces le trahirent. Il dut laisser retomber la pierre. C'est elle qui est au carrefour de la route de Pleumeur-Bodou, et qu'on désigne sous le nom de Kalvar ar peulvan. Il n'avait fait que trois cents pas. "Allons, pensa-t-il, je n'ai plus un an à vivre. Il faut que je choisisse une pierre plus petite que je puisse porter jusque l'endroit où je veux que l'on me bâtisse une chapelle".

Il redescendit donc à la grève, choisit une roche moins lourde et, l'ayant portée dans le pré qui était près de sa maison, il l'y planta. C'est celle que l'on appelle *min Samson*, la pierre de Samson.

Cette autre pierre est effectivement, aujourd'hui encore, figée dans le sol devant la chapelle. Toutefois, notre informateur Yves-Marie Dauphin, bien connu des Pleumerois, donne une autre explication sur la manière dont elle était arrivée là. Son récit ressemble beaucoup à celui conté à Anatole Le Braz, cent ans auparavant, par un mendiant Guyon Goasdoué :



Chapelle de Saint-Samson.

*Il y a bien longtemps, trois frères s'embarquèrent sur la mer pour aller chercher fortune. Ces trois aventuriers avaient pour noms, Hervé, Antoine et Samson. Ils prirent pied sur les côtes de Bretagne et se mirent en route tenant une canne de pierre à la main. Ils gravirent bientôt une montagne. C'était le Méné-Bré. De son sommet, ils avaient une vue magnifique sur le pays. Allez ! dit Hervé, nous allons chacun notre tour lancer nos cannes et où elles tomberont nous bâtirons notre maison. Hervé voulut, le premier, lancer la sienne qui lui glissa malencontreusement des mains.*

*Eh bien, dit-il, je bâtirai ma demeure sur cette hauteur. Ce fut ensuite au tour d'Antoine qui effectua un joli jet. La canne atterrit à Kerduel. Samson fut le dernier mais il était aussi le plus fort et sa canne telle un javelot alla se planter dans une lande de Pleumeur.*

Cet épisode populaire montre à nouveau combien le Samson local est plus près du héros biblique que du saint breton. Il est curieux de constater d'ailleurs que la sainteté du personnage est souvent occultée par les informateurs. Ainsi parle-t-on habituellement de pierre de Samson, *min Samson*, de lit de Samson, *gwelc Samson*, comme si, à Pleumeur, on avait voulu faire de Samson un colosse du pays plutôt qu'un saint.

D'après Guyon Goasdoué, la pierre levée devant la chapelle était, à l'origine, le double ou le triple de ce qu'elle est aujourd'hui. Elle aurait été usée par les pèlerins à force de s'y frotter. En effet, on disait que la force du saint était passée dans cette pierre et qu'à son contact, comme dans le *gwelc*, les faibles devenaient forts. Bien des générations étaient ainsi venues, le jour du pardon, chercher de la vigueur. Le rite consistait à tourner trois fois autour de la chapelle et à s'appuyer contre le pilier à chaque tour.

Ce petit menhir avait un autre pouvoir, celui de rendre fécondes les femmes en mal d'enfant. Pour cela, il fallait qu'elles le tiennent embrassé pendant trois nuits consécutives. Il y en avait même autrefois qui se mettaient toutes nues contre lui, sans doute pour se mortifier encore plus. La pierre donnait aussi aux enfants la force de marcher. Il fallait faire tourner les bambins autour d'elle trois fois en les tenant par la main.

La fontaine, à deux pas de la chapelle, entraînait également dans le rite de fortification. Il était pratiqué par des mendiants qui contre une modeste obole versaient de l'eau miraculeuse dans le cou des croyants chétifs ou affaiblis.



*Le menhir de Saint-Samson avait le pouvoir de rendre fécondes les femmes en mal d'enfant. La pierre donnait aussi aux enfants la force de marcher et guérissait les maux de dos.*

Les pèlerins trouvaient encore de la force dans la baguette de saule ou de coudrier écorcé dont ils s'étaient munis en se rendant au sanctuaire de Pleumeur. Dans son ouvrage sur les **Pardons et pèlerinages du Trégor**, Guillotin de Corson rappelle cette tradition à propos du pardon de Saint-Gonéri à Plougrescant : *Des campagnes arrivent pèlerins et pèlerines avec leurs baguettes blanches de saule ou de coudrier écorcé, comme il est d'usage en Bretagne lorsqu'on se rend à quelque pardon.* Plongée ici dans l'eau d'une fontaine, elle garantissait la fertilité aux champs où on la plantait. Fermeement tenue en main là, elle jouait son rôle de canne magique, assurant au pèlerin à la fois sainteté par sa couleur mais aussi soutien et puissance :

*Pe vo deiz, pe vo noz, an hini vez gantañ en hent gwialenn sant Samson, neus ket da gât doan ouz netra, den pe loen, bev pe varv.* Qu'il fasse jour, qu'il fasse nuit, celui qui voyage muni de la gaule de Samson n'a rien à redouter, ni homme ni bête, ni vivant, ni mort.

Claude L'Ollivier, l'informatrice de Le Braz, confirme le pouvoir magique de la baguette : *je puis vous affirmer ce fait : il y a juste dix ans, je m'en revenais de Samson par cette même route, arrivée dans une lande que nous avions à traverser tout à l'heure, je vis soudain se dresser à mes pieds une énorme vipère. Elle allait me mordre. Je me sentais perdue. J'eus cependant la présence d'esprit de mettre entre elle et moi, la baguette que je rapportais. Et, à peine fait ce geste, la vipère crevait sur place.*

On retrouve ici un trait de la vie de saint Samson grand pourfendeur de dragons et guérisseur de morsures de serpents comme ses voisins saint Efflam ou saint Maudez. A l'âge de cinq ans, son père l'avait envoyé étudier de l'autre côté de la Manche au monastère d'Ildut où il eut comme condisciple Paul Aurélien et Gildas qui devinrent respectivement par la suite évêque de Léon et abbé de Rhuys. Il y resta dix ans et devint si savant qu'il égalait en savoir les plus doctes de son temps. Un jour, saint Ildut ayant permis la sortie de ses écoliers pour aller sarcler un champ et déraciner les mauvaises herbes qui croissaient parmi le blé, une couleuvre sortant d'un buisson proche de là, se glissa sous la robe d'un de ces enfants et le mordit à la jambe. Le venin s'étant subitement répandu par tout le corps, il tomba à demi-mort. Voyant cela, saint Samson se mit à genoux et pria pour son condisciple, persévérant en oraisons pendant trois heures entières. Puis, appliquant de l'huile sainte et de l'eau bénite sur la morsure, il en fit distiller le venin goutte à goutte et le patient fut entièrement guéri.

Quelques années plus tard, revenant au pays avec ses compagnons, il fit la rencontre d'un horrible dragon, lequel roulant les yeux dans la tête, s'en vint vers eux, gueule béante, pour les devoir dévorer. Saint Samson ne s'en épouvanta pas, seulement fit du bout de son bâton un cercle sur la poussière et commanda au dragon de s'y ramasser ; ce qu'il fit et lors, faisant le signe de croix sur la bête, elle creva.

Le bâton de Samson avait bien d'autres pouvoirs. Écoutons encore pour s'en convaincre Claude L'Ollivier :

*Vous citerai-je une autre exemple que je tiens de mon père cette fois ? Jamais le digne homme n'entreprenait un voyage de conséquence sans sa gaule de pèlerin. Une nuit qu'il se rendait avec deux ou trois génisses à la foire de Guingamp, le ciel se couvrit tout à coup et les ténèbres devinrent si épaisses qu'il ne sut plus dans quelle direction marcher. Et ce qu'il y avait de pire, c'est que les bêtes risquaient de s'égarer, de se perdre. Vous pensez s'il avait le cœur gai. Eh bien ! il fut sauvé grâce à la vertu de sa baguette. Voici, en effet, qu'à la pointe de celle-ci se mit à briller une petite flamme, une lumière de cierge, assez ardente pour éclairer la route à vingt pas. Et, jusqu'à ce que le ciel fut revenu serein, tant que dura l'orage, elle brilla de la sorte, par la toute puissance de monseigneur Samson béni".*

Mais quelle était donc l'origine de cette baguette ? D'après la tradition orale populaire, elle aurait été offerte à Samson par le recteur qui l'avait baptisé. C'est encore Claude L'Ollivier qui nous donne cette précision :

*Lorsque Samson fut baptisé, la matrone voulut le reprendre dans ses bras pour rentrer au manoir. Mais elle dut le reposer à terre aussitôt, tellement il était devenu lourd. Il fallut atteler une charrette pour le ramener. Sa mère lui donna le sein, mais les deux seins vidés, il avait encore soif : on dut le faire têter au pis des vaches. Quand il fut rassasié, on le coucha. Or comme il gardait à la main la baguette dont le recteur lui avait fait présent, le père craignant que pendant son sommeil, il ne se blessât, s'approcha pour la lui enlever et la ramasser dans l'armoire. Ah ! bien oui ! il eut beau tirer de toutes ses forces, jamais il ne parvint à l'arracher du point serré de l'enfant. "Cette fois, nous avons trouvé notre maître, dit-il, en essayant la sueur qui lui ruisselait sur la face".*

*Il paraît que cette gaule grandit à mesure que grandissait Samson et plus tard, quand le peuple l'eut contraint, à cause de ses vertus, à accepter le titre d'évêque, il s'en servit en guise de crosse.*

La première vie manuscrite de saint Samson donne une autre version sur l'origine de la baguette. Après trente-sept ans de vie commune sans enfant, les parents de Samson étaient allés trouver un saint homme dont les pouvoirs étaient paraît-il, très grands en la matière. Après les avoir entendus, il les consola et leur conseilla de faire faire une verge ou gaule d'argent, de la hauteur d'Anne (la future mère de Samson), puis de la vendre et d'en donner l'argent aux pauvres. Trois jours plus tard, Anne vit en songe un ange qui lui annonça qu'elle allait devenir mère ; ce que le prophète confirma : *O femme, heureux est ton ventre et plus heureux le fruit qui en sortira. Nonobstant ta longue stérilité et le grand âge de toi et ton mari, penchant déjà sur la vieillesse, tu auras plusieurs enfants, le premier desquels vous consacrez à Dieu et nommerez Samson.* Cette prédiction les réjouit grandement et ils firent faire trois verges d'argent telles qu'il leur avait été conseillé et en distribuèrent le prix aux pauvres.

Dans un passé récent, donner aux pauvres, c'était donner à Dieu. Cette offrande effectuée en faveur du pouvoir divin n'était, selon Bernard Merdrignac, qu'un écho lointain des anciennes législations galloises. Elle représentait le triple de la compensation royale.

Hier encore, en tenant entre leurs mains la baguette magique de Samson, les pèlerins venaient chercher une partie de la force du saint légendaire. On comprend maintenant pourquoi le camp de Petibonum et ses héros Astérix et Obélix étaient justement installés au pays de Pleumeur. Avis à ceux qui, aujourd'hui, sentiraient leurs forces diminuer !

Daniel Giraudon

## Arthur en Trégor

Voici quelqu'un dont on a du mal à cerner la biographie. Les savants historiens hypercritiques du 19<sup>e</sup> siècle fronçaient les sourcils à la seule hypothèse qu'il ait pu exister un quelconque Arthur. De son côté la Tradition – plus optimiste mais difficilement vérifiable – assure qu'il n'est pas mort. Retiré sur l'île d'Avallon, il soigne ses blessures en attendant de reprendre le combat qui verra la défaite définitive des ennemis des Celtes.

Il est trop tôt pour nous prononcer sur le retour d'Arthur "dont la mort fut douteuse" (exitus dubius), du moins pouvons-nous essayer de cerner la personne historique du héros promis à l'avenir légendaire que l'on sait.

Si l'existence même du personnage n'est plus niée, il convient malgré tout de remarquer que Gildas, auteur de la Conquête de la Bretagne, ouvrage composé au 6<sup>e</sup> siècle, ne mentionne par Arthur quand il rapporte que les Bretons l'emportèrent sur les Saxons à Badon. Même absence d'Arthur chez Bède le Vénérable (7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> siècles), premier historien des Saxons. Mais peut-être faut-il voir dans ce silence la réticence d'un Anglais à évoquer un personnage qui longtemps mit l'envahisseur en difficulté. Il faut en fait attendre le 9<sup>e</sup> siècle et l'*Historia Brittonum* de Nennius pour trouver mention de notre héros. Arthur apparaît deux fois. Un long paragraphe énumère les douze victoires remportées par lui. Un autre passage témoigne des prodiges liés à la tombe de son chien, Cabal. Notons que Nennius ne parle jamais de roi (rex, imperator), mais simplement de combattant (miles, ou bien dux bellorum).

Autre témoignage, les Annales de Cambrie. Y sont relatés les événements remarquables survenus entre les années 477 et 954. Pour l'année 516, nous trouvons mention de la bataille de Badon et pour 537 celle de Camlan, où Arthur trouva la mort.

Nous ne quittons pas notre sujet en relevant que l'an 573 Merlin – personnage clé du Cycle de la Table Ronde – perdit l'esprit. (Merlinus insanus effectus est).

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas tellement l'Arthur historique qui nous retient mais bien plutôt la légende qui s'empare de son nom. Tout commence avec Geoffroy de Monmouth, un Breton d'Armorique émigré dans l'île de Bretagne. 1134 : La Prophétie de Merlin, 1135 : l'Histoire des Rois de Bretagne. Ce fut un bouleversement dans la sensibilité occidentale. A preuve le nombre de manuscrits de l'*Histoire* – deux cents environ – chiffre considérable mais qui ne doit pas représenter plus d'un dixième des copies qui circulèrent des îles Feroe jusqu'à la Sicile.

C'est bien sûr la légende, et elle seule qui nous intéresse. Tout de même : peut-on trouver dans Geoffroy des informations historiques contrôlables ? Il s'agit là d'un problème extrêmement ardu. L'auteur nous dit qu'il a utilisé un "liber vetustissimus" – un livre très ancien – écrit en breton. Cette allégation a été dédaignée pendant longtemps parce qu'on y voyait la prétention de Geoffroy à s'autoriser d'une source qui lui serve de caution. Ce n'est pas le lieu de reprendre les termes de la controverse, signalons seulement que le substrat brittonique affleure dans l'Histoire de Nennius et dans les Annales de Cambrie. On a bellum badonis (bataille de Badon en 516) mais *gweith Camlann* (bataille de Camlan pour l'année 537) – mieux : le texte nous dit qu'à Badon, Arthur porta trois jours et trois nuits la Croix de Notre-Seigneur sur ses épaules. Nennius de son côté écrit qu'à la bataille de Guinnion, il portait l'image de la Vierge sur ses épaules (super humeros suos). Il s'agit en fait d'une confusion qui oblige de supposer un original brittonique : Arthur ne portait pas la croix, l'image de la Vierge, sur son épaule (*scuid*, breton moderne *skoazh*) mais sur son bouclier (*skuit*, breton moderne *skoed*). Simple parenthèse. L'œuvre de Geoffroy de Monmouth eut un retentissement considérable. Wace le traduit en français dans un poème de 15.000 vers, le Roman de Brut, où apparaît pour la première fois la Table Ronde. Les faits d'Arthur retentissent dans toute l'Europe des brumes du Nord jusqu'à l'Italie, l'Espagne sans oublier les Flandres, l'Allemagne et la France.

On ne citera pas tout mais Chrétien de Troyes, Boccace, Dante, Shakespeare (le Roi Lear) ont puisé dans le fond inépuisable de ce que l'on va appeler la Matière de Bretagne.

Revenons à notre propos qui n'est pas de reconnaître la pérennité du mythe ou d'en recueillir les échos. Plus simplement on va s'efforcer de suivre les traces d'Arthur dans notre région, le Trégor, moins illustre que les hauts lieux de Brocéliande – tombeau de Merlin, fontaine enchantée de Baranton, ombre de Viviane et Val sans retour – mais qui légitimement revendique – entre Saint-Michel-en-Grève et Perros-Guirec, des sites – il faudrait dire des icônes – de l'imaginaire arthurien.

Et d'abord,

## Arthur et le Dragon de la Lieue de Grève

De nombreuses vies de saints du haut Moyen-Âge rapportent l'existence de dragons dont la présence était fort gênante pour les populations sans cesse importunées par ces hôtes encombrants. Heureusement l'intervention de pieux anachorètes, leur vertu, leurs prières débarrassaient les cantons de ces dangereux bestiaux. Saint Paul Aurélien, Saint Samson, Saint Tugdual pour ne citer qu'eux, eurent affaire à ces monstres envahissants. Ce fut le cas de Saint Eflam.

Mais auparavant Arthur ; la bête était non seulement malfaisante mais aussi vicieuse. Logée dans une caverne et particulièrement rusée, elle se promenait en marchant à reculons de telle manière que ses poursuivants ne pouvaient la suivre à la trace.

Arthur voulut bien se charger du dragon. Il avait présumé de ses forces. Le combat fut long et l'issue incertaine. A la nuit après plusieurs heures de lutte, le héros eut soif. Ici apparaît Saint Eflam qui pour désaltérer Arthur suscita une source – qui coule encore aujourd'hui sous un bâtiment du 17<sup>e</sup> siècle. Le combat put reprendre mais c'est finalement l'Homme de Dieu qui, après une courte prière, ordonna à la Bête de se précipiter dans la mer. "*Le monstre roula des yeux de tous côtés et poussa un cri mêlé d'un grand gémissement*



Saint-Efflam, la fontaine.

*pathétique devant l'horreur duquel même les lieux reculés tremblèrent. Ensuite baissant la tête, il vomit du sang de sa bouche hoquetante et de ses narines".*

A l'endroit même où ce miracle s'accomplit, on peut encore voir la Roche Rouge : *"Puis descendant vers la mer et se dirigeant vers le large, il s'en alla pour ne plus revenir".*

S'il fallait tirer une leçon de ce récit symbolique, on pourrait sans trop solliciter le texte, y entendre en écho le témoignage d'une rivalité entre le pouvoir temporel (Arthur) et le pouvoir spirituel (Efflam). Les rédacteurs des Vies de Saints étaient, assez logiquement, plutôt favorables au monastère, que non pas au château. En d'autres termes, si vous avez des problèmes de dragons faites confiance à l'étoile et laissez l'épée au fourreau.

Plus sérieusement. Cette vie, du 12<sup>e</sup> siècle sans doute, contient des traits archaïques. Ainsi, Enora la chaste épouse d'Efflam et princesse irlandaise, aborde à la Lieue de Grève dans une sorte de nacelle en cuir : c'est bien sûr le curragh encore connu dans les îles d'Aran et qui porta Brendan et ses compagnons vers les îles fortunées. Quant à Arthur, vêtu d'une peau de lion, armé d'une massue à trois nœuds, comme Hercule, il n'est "pas encore roi", ce qui nous incline à penser que nous touchons ici une strate fort ancienne du mythe pas encore cristallisé, strate peut-être propre à la Bretagne armoricaine, ignorée de Geoffroy de Monmouth.

On ne peut quitter Saint-Michel-en-Grève sans parler d'un très mystérieux personnage Guinclair ou Gwenchlann

*"Il vivait par la grâce de Dieu  
Il n'eut pendant qu'il fut au monde  
que des feuilles vertes.*

*Il n'avait pas d'autre abri.*

*Ceux-là qui vivaient alors  
n'avaient pas plus d'avantage de nourriture.*

*Il était couvert d'une cape rousse  
pendant le jour et la nuit en sa vie sur terre*

*Il eut de Dieu sa gloire au ciel  
sans y manquer.*

*Par la grâce de Dieu il connaissait  
l'avenir au vrai, le temps manifesté divinement.*

*Un dimanche, le Roi Arthur l'arrêta,  
un beau matin au soleil levant :*

*Je vous en supplie au nom de Dieu,  
que vous disiez au Roi Arthur  
quel sorte de prodige il arrivera au vrai  
avant la fin de ce monde".*

Ainsi commence le *Dialog etre Arzur Roe d'an Bretounet ha Guinclaff*. (Dialogue entre Arthur roi des Bretons et Guinclaff). Poème de 247 vers en moyen breton mais qui contient des éléments extrêmement archaïques et qui pour cette raison mériterait une étude renouvelant les éditions et commentaires très datés du début du siècle.

Qui est ce Gwenc'hlan – ou Guinclaff, voire Guiklé ? On sait peu de choses sur son compte. Les lexicographes du 18<sup>e</sup> siècle avaient eu le poème sous les yeux. Grégoire de Rostrenen (1732) nous apprend – il possédait un texte plus complet que le nôtre – que Guinclan demeurait entre Roc'h Hellas et le Porz-Güenn : "C'est au diocèse de Tréguier entre Morlaix et la ville de Tréguier". Roc'h Hirglas ne nous est pas inconnu. C'est le Grand Rocher qui surplombe la baie de Saint-Michel-en-Grève. Comme accroché à ce promontoire de 84 mètres on peut voir une curieuse roche en forme de patère connue sous le nom de "chaise de Gwenc'hlan" et du haut de laquelle le devin vaticinait :

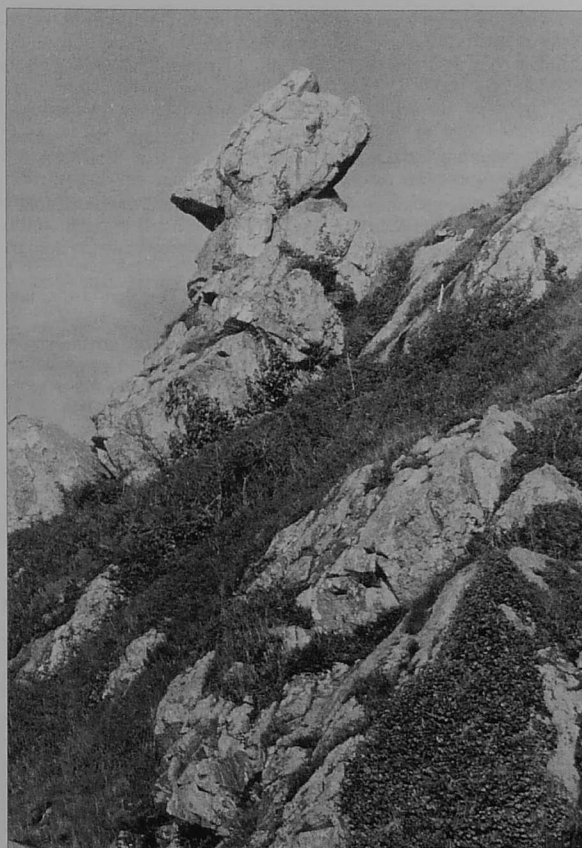
*"Quand le soleil se couche que la mer gronde  
je sais chanter sur le seuil de ma maison.*

*Quand j'étais jeune je chantais  
la vieillesse est venue et encore je chante"...*

Entre Hirglas et le Porz-Guen (Port-Blanc) : on pense à Penvénan. Mais on ne doit pas oublier les Porz-Guen de Perros, de Lézardrieux et aussi de l'Île-Grande.

Le texte, que contient-il ? Il est sensé nous révéler les événements dramatiques qui agiteront la Bretagne entre 1470 et 1488 : hérésies, troubles de toutes sortes, attaques des Anglais, etc., mais – peut-on vraiment faire confiance à ce Nostradamus breton ? – pas un mot de Saint Aubin-du-Cormier, l'ultime bataille livrée le 28 juillet 1488 par le Duché de Bretagne pour contrer l'inexorable expansion du royaume de France.

A quoi reconnaîtra-t-on que ces temps de malheur sont proches ? L'été et l'hiver seront confondus, les jeunes enfants auront, tels des vieillards, les cheveux gris et la terre la plus ingrate donnera le meilleur blé. On reconnaît bien sûr le thème antique du "monde à l'envers", classique dans ce genre de littérature.



Sur le Grand-Rocher, la chaise de Gwenc'hlan.

Mais, ne quittons pas notre parti pris trégorrois : un point mérite d'être signalé : Brest est mentionné mais pas un mot de Vannes ou Quimper, pas plus que de Rennes et de Nantes, mais Gwenc'hlan cite Morlaix, Lannion, Tréguier, Guingamp. Guingamp surtout, au point qu'on se demande si le texte n'est pas originaire de cette ville pas trop éloignée du Ménez Bré où :

*"Ils mourront tous, par bandes,  
Sur le Ménez Bré, par troupes".*

Ménez Bré, est-ce un hasard ? Mais le hasard est un matériau méprisé par la Légende qui ne ploie et ne travaille que le destin. Aussi Gwenc'hlan avait-il fait du Ménez sa résidence privilégiée pendant sa vie et stipula, qu'il n'aurait pas d'autre tombeau.

Écoutons Marguerite Philippe native de Pluzunet, l'une des meilleures informatrices d'Anatole Le Braz. Elle dit :

*"Il habitait, à l'entendre, le manoir de Rûn-ar-Goff, sur le versant occidental de la montagne. Son physique même n'était pas celui du commun des hommes. Il avait la tête mobile sur les épaules, et pour voir derrière lui n'avait pas besoin de tourner le corps. Ainsi, rien ne lui échappait : il avait les yeux partout à la fois. Il était comme le Ménez, qui, sans bouger, regarde les quatre coins du ciel. Au moral, pareillement, il possédait l'omniscience. Les autres mortels ne connaissent les événements que quand ils se sont produits ; lui les voyait se mettre en marche. D'humeur taciturne, il se plaisait peu à la conversation des humains, mais il avait avec les animaux de longs colloques. Les corbeaux, avant de regagner leurs gîtes des bois, venaient, le soir, lui faire leur rapport, et les oiseaux de passage s'arrêtaient sur le bord de sa croisée pour lui rendre compte de ce qu'ils avaient observé d'insolite sur leur parcours.*

*Quand approcha pour lui l'heure fatidique, un aigle de mer vint la lui annoncer. Il arracha une plume à l'aile de l'oiseau, et, avec cette plume, il écrivit son testament :*

*"Je vais disparaître, disait-il. Qu'on ne cherche point ma tombe : il ne sera au pouvoir de qui que ce soit de la découvrir. Je veux dormir en paix dans une sépulture inconnue. Qu'on ne cherche pas davantage mes livres et les secrets qu'ils contiennent. Je les emporte avec moi pour me servir d'oreiller. Quant à mes richesses, qui sont immenses, je les eusse volontiers léguées à mes concitoyens. Mais je leur donnerais là un présent funeste. Que les Bretons gardent leur pauvreté : elle est la source des meilleures joies".*

*Cela fait, il plia le papier en quatre et le jeta au vent. Puis, à la nuit close, il se mit en route vers le Ménez. Derrière lui venaient les douze chariots de Rûn-ar-Goff, chargés de tonnes d'or, d'argent et d'escarboucles. Il avait eu soin, au préalable, de bander les yeux des conducteurs, en sorte que ceux-ci voyagèrent à l'aveuglette, réglant leur marche sur celle des chevaux. Ils racontèrent le lendemain qu'ils avaient dû accomplir un très long trajet. Le vrai, c'est que Gwenc'hlan, pour les mieux dépister, leur avait fait faire plusieurs fois le tour de la montagne. Brusquement, les attelages s'étaient arrêtés ; d'eux-mêmes aussi les chariots s'étaient vidés : les tonnes pesantes avaient chu sans bruit, comme englouties dans un puits sans fond. Après quoi l'on avait entendu s'élever une espèce de psalmodie vague, suivie d'un grand soupir. Et c'était tout ce que l'on avait su de la fin de Gwenc'hlan".*

## Aval, île fortunée

La Lieue de Grève, le Méné Bré, Pleumeur enfin, ultime pôle du triangle arthurien en Trégor.

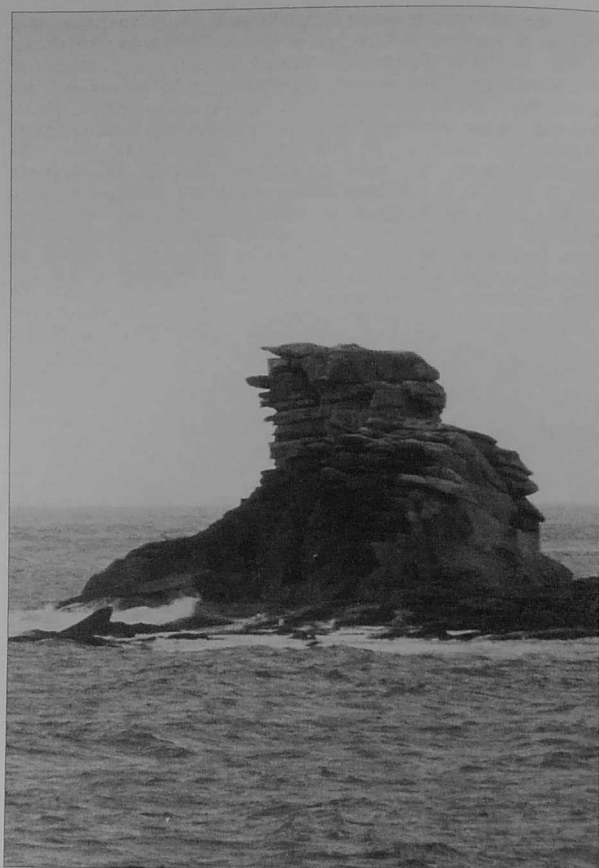
Et d'abord Kerduel. Peut-on légitimement soutenir que ce château dont la partie la plus vénérable date du 13<sup>e</sup> siècle fut le Caerduel – le Haut Château – de la légende, l'une des résidences du roi Arthur, les deux autres étant Cameloth et Tintagel, Oui. La preuve :

Il y a plusieurs années des Gallois – des Bretons d'outre-mer donc – vinrent faire pèlerinage à Pleumeur. Ils demandèrent à voir la "Chambre d'Arthur". Elle leur fut indiquée, ils montèrent l'escalier qui en permet l'accès et puis, arrivés aux dernières marches, se mirent à genoux et franchirent dans cette posture l'ultime trajet qui les séparaient de la chambre du Roi.

Rions, si vous voulez bien. Mais ne sourions pas.

L'île.

L'imaginaire médiéval a ses lieux privilégiés ; ainsi en est-il de la forêt impénétrable et souvent hostile, lieu de toutes les mauvaises rencontres où les arbres aux branches entrelacées ne laissent que faiblement passer la lumière du jour. Elle abrite des fées et des



Le Corbeau.

gnomes, les bêtes féroces s'y cachent. Dans ses eaux stagnantes viennent laper des dragons. Dans ce milieu inhospitalier vivent quelques ermites en butte aux sorcières qui s'y réunissent pour le Sabbat. Dans la forêt, monde réel et monde surnaturel s'entremêlent et s'affrontent.

*"Le hasard me conduisit au milieu d'une épaisse forêt où les pistes obstruées par les ronces et les épines cachaient de multiples dangers. Non sans peine et sans dommage je parvins à suivre un sentier. J'y chevauchais pendant presque un jour entier, tant et si bien que je finis par sortir de cette forêt. C'était celle de Brocéliande".*

En revanche quel repos dans le verger où séjournent Erec et Enide : *"Hiver comme été, on y trouvait des fleurs et des fruits mûrs. Il y avait tous les oiseaux qui volent dans le ciel, tous ceux dont le chant égaie et charme les hommes et chaque espèce était abondamment représentée. Dans ce verger poussaient également en abondance toutes les espèces et toutes les plantes médicinales que l'on rencontre dans les contrées les plus lointaines".*

Quand de surcroît un tel paradis est isolé par l'océan on comprend que des moines marins comme Brendan et ses compagnons entreprennent de longues navigations pour y aborder. Et l'on ne doute aucunement que Morgane après la fatale bataille de Camlan n'ait choisi une île comme heureuse demeure pour y soigner Arthur. Écoutons Geoffroy de Monmouth :

*Insula pomorum quae fortunata vocatur*

*Ex re nomen habet, quia per se singula profert*

*"L'île des Pommiers qui est appelée Fortunée, doit son nom à ce qu'elle produit toute chose par elle-même. Nul besoin pour les habitants de tracer des sillons. Nulle culture hors de celle qu'opère la nature. D'elle-même, elle porte d'importantes moissons, des vignes et des pommes dans ses forêts couvertes de fruits. Au lieu d'herbes folles, elle produit tout elle-même et en surabondance. Là on vit cent ans et au-delà..."*

Avallon. Enez Aval, l'île des pommiers. Cette île peut vraiment être dite fortunée puisqu'on y cueille le fruit qui, dans la tradition celtique, procure à celui qui y goûte sagesse et connaissance. Surtout, la pomme autorise le contact avec l'Autre Monde et donne l'éternelle jeunesse.

(Il est remarquable qu'en Bretagne, à une époque point trop éloignée, on plaçait près de la tête du défunt, dans son cercueil, des pommes, symbole d'immortalité).

Aval conserve-t-elle Arthur en dormition ?

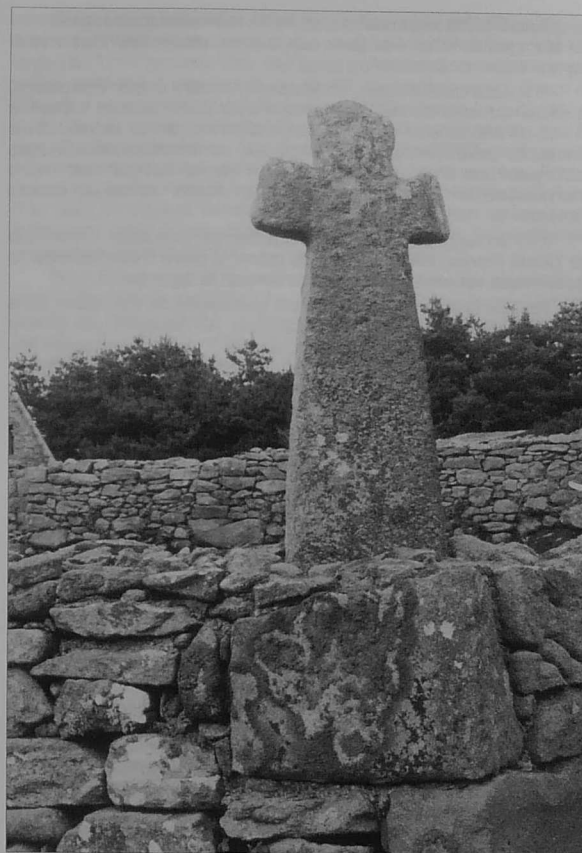
Par définition, il est chimérique de chercher à localiser un mythe. Pourtant, on s'est souvent risqué dans cette entreprise téméraire. Tant si bien qu'il existe plus de trente sites qui revendiquent la sépulture du roi breton. Le plus célèbre est Glastonbury au-dessous du Pays de Galles, qui n'est pas précisément une île mais, où, pour les besoins de la cause des Plantagenêt on inventa – dans tous les sens du terme – un cercueil contenant les restes d'un homme de haute taille et, près de lui, une croix en plomb portant l'inscription : *hic iacet sepultus inclitus rex Arthurius in Insula Avallonia* : "Ici repose le célèbre roi Arthur dans l'Île d'Avallon". L'écriture est du 12<sup>e</sup> siècle et la naïve précision géographique dénonce le faux. Mais n'excitons pas l'ironie de ceux qui ne manqueront pas de douter qu'Arthur puisse reposer chez nous. Essayons seulement de débrouiller les faits.

"En 1875 ou 76, j'étais fort jeune mais l'événement me frappa de telle sorte que j'en ai conservé des souvenirs très vifs". Ainsi commence la relation par Félix Le Dantec de la découverte d'ossements sur l'île d'Aval. Le docteur Le Dantec, son père, en fit communication à la Société d'Anthropologie de Paris alors dirigée par Broca. Les squelettes présentent un crâne allongé (dolicocephale) et sont de haute stature (d'après la taille de leur fémur). Parmi ces ossements on trouvait, mélangés, des restes de chevaux "que nous appelâmes du caoutchouc fossile". Nous reconnûmes ensuite que c'était des sabots de chevaux. Ces sabots étaient encore extrêmement durs, il en suintait un liquide brunâtre...". Le père de Félix Le Dantec avait compté une cinquantaine d'hommes et autant de chevaux qu'il supposait avoir été ensevelis à la suite d'une bataille. Les ossements furent inhumés dans le cimetière de l'île-Grande.

Voici pour l'anecdote, voyons maintenant comment quinze ans plus tard, elle fut relatée par l'abbé France dans *Kerduel ou les missionnaires au pays de Lannion*.

"A sa mort (Arthur) fut enterré sous un tumulus surmonté d'un menhir ; ses chevaliers, dignes compagnons de ses exploits glorieux, vinrent successivement, peut-être tous à la fois, car la vie leur était peu de chose, après la perte de leur chef bien aimé, se ranger autour de son mausolée.

"Ensevelis dans des tombes de granit, la tête tournée respectueusement vers le tumulus, ils forment comme les rayons d'un cercle immense, autour de leur roi".



Enez Aval. La Croix.

*"Les Bretons ont versé sur ce terre verdoyant toutes les larmes de leurs yeux. Arthur était pour eux le héros de l'indépendance et le dernier espoir de bonheur".*

*"Il y a quelques années, un laboureur, voulant niveler son champ, a découvert leurs tombes séculaires. Il s'est arrêté comme effrayé, à la vue de ces ossements qui lui rappelaient les géants de nos Livres Saints. La piété bretonne avait érigé sur ce cimetière de nos âges héroïques une croix monolithique du 9<sup>e</sup> siècle, époque non moins merveilleuse de Charlemagne et de son illustre neveu, le paladin Rolland".*

Il n'y a pas grand enseignement à tirer de l'évocation romantique de l'Abbé France. Elle valait tout de même la peine d'être citée parce qu'elle nous apprend peut-être comment naît la légende.

Tout de même, l'abbé ne semble pas surpris de voir réunis dans une même sépulture animaux et baptisés. Ne faudrait-il pas penser qu'il y eut deux inhumations successives ? Celles des squelettes humains seraient la plus ancienne, celle des chevaux, comme le suggère les souvenirs de F. Le Dantec – os caoutchouteux, suintants – relativement récente.

Notons aussi la haute stature des personnages, la dolicocephalie qui sont des indications précieuses. En effet, au cours de fouilles effectuées dans des nécropoles du haut Moyen Âge, par exemple à Saint-Urnel (Morbihan) ou à Lavret (archipel de Bréhat), P.R. Giot a dégagé les squelettes d'une population présentant les mêmes caractéristiques morphologiques. Il s'agit d'hommes de type Nord-Ouest européens. Ce sont très exactement les Bretons d'outre-Manche qui, entre les 3<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> siècles vinrent s'installer en Armorique.

Dès lors, on peut avancer une hypothèse : les squelettes (humains) de l'île d'Aval seraient le témoignage qu'il existait en cet endroit quelque chose comme un monastère celtique comparable à ceux dont on trouve des traces sur de nombreuses îles de Bretagne : Cezembre, Maudez, Batz, Belle-Ile, etc... Certaines comme Milliau ou Lavret se trouvaient à l'embouchure des fleuves – le Léguer, le Trieux – et servirent à la pénétration des immigrants vers l'intérieur de la péninsule. Il y eut sans doute un établissement du même type de l'autre côté de l'île-Grande, sur l'île Canton (ou Aganton). On peut y voir deux très anciennes croix – il y en avait naguère trois – à proximité de ce qui fut une chapelle dédiée à sainte Brigitte. De même, il y avait sur l'île d'Aval une chapelle dédiée à saint Marc dont la pierre d'autel fut ramenée sur le continent au moment de la translation des squelettes.

Est-ce la pierre que l'on peut voir aujourd'hui au lieu-dit Gueradur ? Elle mesure un peu plus de deux mètres de long, elle est large de 70 cm environ. Une des faces porte des croix de différentes tailles dont il est impossible de savoir le nombre exact dit-on. Ici encore, il convient d'être prudent car la tradition locale lui a donné un nom. C'est la tombe du roi des Triagoz (Bez ar Roue Treoger), dont la ville fut jadis submergée... Faut-il penser à la ville d'Ys ? Toujours est-il qu'une autre tradition elle aussi liée à Gueradur rapporte qu'Arthur, poursuivi par les Anglais, ne dut son salut qu'à son cheval. Celui-ci d'un saut prodigieux bondit sur l'île d'Aval avec son cavalier qui, échappant ainsi à ses poursuivants put goûter au repos éternel, protégé par un cercueil d'or.

Pour rester dans la grève, mentionnons un rocher gigantesque relié à l'île-Grande par un cordon de galets. Sa forme évoque un lion couché ou mieux encore un étrange sphinx mais que l'on nomme en français le Corbeau, traduction infidèle du toponyme breton qui littéralement dit : "Château de l'île du Corbeau" – Kastell Enez ar Vran. Il n'est pas vraiment impossible que nous ayons encore ici un souvenir de l'imaginaire arthurien quand on se rappelle la signification symbolique du corbeau dans la mythologie celtique. D'abord c'est un animal guerrier – comme le cheval, le chien et l'ours. D'ailleurs l'ours c'est Arth, et Arthur c'est l'homme ours, roi des animaux chez les peuples du Nord. D'autre part, le corbeau peut recueillir l'âme des héros. Une très ancienne croyance affirme qu'Arthur et Guenièvre sont réincarnés dans un couple de corbeaux... Cervantès s'en fait l'écho dans Don Quichotte : "Vos grâces n'ont-elles jamais lu la chronique d'Angleterre où il est question du fameux roi Arthur et duquel on raconte qu'il ne mourut pas mais fut par enchantement changé en corbeau ce qui fait que depuis cette époque jusqu'à nos jours on ne saurait prouver qu'aucun Anglais n'ait tué un corbeau". (Anglais ici ne doit pas surprendre : on a vu que les Plantagenêt avaient tourné à leur profit le mythe d'Arthur).

Dans le même ordre d'idée on notera encore que les lois galloises du roi Hoel-Dda promulguées en 998 interdisent formellement qu'on tue les corbeaux : l'âme émigrée du grand roi breton aurait pu y trouver refuge.

Allons encore un peu plus loin. La tradition celtique connaît une déesse guerrière du nom de Bodb (prononcé Bodo ou Bodow), dont la figure emblématique est la corneille – ou le corbeau. On trouvait dans l'antique société galloise des guerriers nommés Arth-bodou, littéralement l'"ours-corbeau", et au 12<sup>e</sup> siècle les romans d'outre-

manche montrent encore des combattants sous la forme de corbeaux.

Ainsi l'ours royal, réincarné en corbeau (bran ou bodou) aurait son donjon à quelques brasses d'Aval ?

Si cette hypothèse pouvait être étayée, il ne faudrait plus chercher vainement le très conjectural Podo, saint éponyme de Pleumeur. Cette Grande Paroisse serait – tout bonnement – le territoire d'Arthur, le domaine du Corbeau...

Rêvons, mais avec prudence, et ne prenons pas prétexte d'un imaginaire arthurien luxuriant pour échafauder des constructions hasardeuses.

## Il reviendra, l'ours

Tout le Moyen-Âge a répété, amplifié, les faits d'Arthur et de ses chevaliers. Mais une croyance surprenait fort ceux-là mêmes que fascinaient les exploits des héros de la Table Ronde : je veux parler de la gravité avec laquelle les Bretons affirmaient solennellement attendre le retour du roi Arthur. On n'en finirait pas de citer les auteurs qui, souvent avec mépris, témoignent de cette foi chevillée au cœur des Celtes continentaux et insulaires.

Voici ce que rapporte Alain des Îles (12<sup>e</sup>) :

*"Si vous refusez de me croire – au sujet du retour d'Arthur – passez dans le royaume d'Armorique, c'est-à-dire dans la Petite Bretagne, et allez-vous-en par les places et les carrefours soutenir qu'Arthur le roi des Bretons est mort. Si vous parvenez à vous échapper sain et sauf, ce ne sera pas sans être accablé des malédictions et des huées de la foule, mais vous courez grand risque d'être tué à coups de pierres".*

C'est encore Geoffroy de Monmouth qui est à l'origine du mythe. Merlin interrogé par Taliesin au sujet d'Arthur répond longuement. Et ceci surtout :

*"Ce n'est point à présent que cette race qui s'est fixée chez nous sera expulsée, elle doit dominer sur cette terre pendant*

*beaucoup d'années, mais la Volonté du Souverain Juge est que les Bretons perdent pour longtemps leur noble royaume, jusqu'à ce que Conan venu d'Armorique et Cadwallader et notre Vénérable chef (Arthur) réunissent en une ferme alliance ceux d'Écosse, de Cambrie, de Cornouailles et d'Armorique. Ils rendront à leurs peuples le diadème perdu, expulseront les ennemis et nous ramèneront au temps de Brutus. Ils gouverneront par de sages lois, et ils soumettront les rois étrangers".*

Le Brutus ici mentionné est le fils d'Énée, roi des Troyens dont les Bretons sont issus – d'où leur nom. Ce jeu de mots bien sûr ne manqua pas d'exciter la verve de l'Anglo-Saxon Guillaume de Neubrige. *"N'osant pas écrire, dit-il, qu'Arthur était mort, ils ont inventé des affabulations bretonnes soutenant que leur roi n'est pas mort et qu'eux – ces brutes de Bretons – attendaient son retour".* Le texte dit *uere bruti Britones*, qu'on pourrait traduire par "Bretons qui n'ont vraiment pas volé leur nom". D'ailleurs Isidore de Séville ne disait pas autre chose, etc., etc.

Arrêtons ici notre évocation Arthurienne.

La critique érudite des textes, pas plus que les sondages archéologiques ne peuvent – ni d'ailleurs ne désirent – réduire les mythes car ceux-ci ne sont inscrits sur aucun parchemin, dans aucune strate fossile, c'est l'imaginaire qui est le temps et l'espace des mythes et leurs histoire est future car :

*L'Ours détachera sa muselière  
Et ne sera plus jamais entravé  
Du plus loin les ennemis viendront avec le vent  
Et, comme ils seront venus, ainsi ils fuiront.*

Louis LEMOINE

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

### S. Samson

- Le Braz Anatole, La légende de la mort chez les bretons armoricains. Troisième édition refondue et augmentée avec des notes par Georges Dottin. Paris, Librairie Champion, 1912 (2 volumes).
- Le Braz Anatole, Rapport au ministre sur une enquête relative aux saints bretons, à leurs légendes, à leurs oratoires, août-septembre 1894 (mss CRBC).
- Le Goffic Charles, Morgane la sirène, Paris, Librairie Plon, 1933.
- Le Grand Albert, La vie des saints de la Bretagne Armorique, annotées par A.M. Thomas et J.M. Abgrall, Quimper, Librairie Salaün, 1901.
- Merdrignac Bernard, Recherches sur l'hagiographie armoricaine du VII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, CERAA, 1985.

### Arthur

- Bellamy Fernand, La forêt de Bréhelaut, Rennes, Plihon et Hervé, 1896 (2 volumes).
- Fleuriot Léon, Les origines de la Bretagne, Paris, Payot, 1980.
- Le Braz Anatole, Contes du soleil et de la brume, Paris, Delagrave, 1905.
- Monmouth Geoffroy, Histoire des rois de Bretagne, Paris, Les belles lettres, 1992.

Crédit photographique : Martine Desplanques  
Daniel Giraudon  
Fanch Péru.

Imprim  
Lannion  
Mai 1993

